Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 2 (1999)

Artikel: Nous habitons une goutte de lait
Autor: Macherel, Claude
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1048247

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Claude Macherel, *né à Fribourg en 1943, vit à Paris. Ethnologue européaniste et chargé de recherches au CNRS. Auteur de nombreuses publications, dont «L'Etat de Ciel, la Fête-Dieu de Fribourg» (1989), écrit avec Jean Steinauer.*

NOUS HABITONS UNE GOUTTE DE LAIT

Comme toute culture humaine, la nôtre a fait de ses nourritures premières, choses bonnes à manger, des choses bonnes à penser le monde. On explore ici une poignée de métaphores relatives au lait et au fromage: «Voie lactée» que l'on suit et «galaxies» que l'on voit; «séracs» que l'on précipite et «lait du glacier» que l'on tète. Ces transpositions figurées et fruitées sont antérieures à l'empire généralisé de la raison. Elles ont toutes en commun d'inscrire la vie humaine, avec le lait et le fromage qui servent à l'entretenir, dans une représentation symbolique globale, religieusement construite, de la continuité des processus vitaux et, par là, de la place du vivant dans l'univers.

Sur l'écran noir semé d'étoiles et le ruisseau de lait du cosmos, le poète projette les brasiers humides et les cendres tièdes de la vie ici-bas. La lampe des mots au front, comme font ou faisaient les grands mythes, il plonge dans la nuit des temps. «J'ai résolu de vous faire monter vers une contrée où ruissellent le lait et le miel.» Ainsi Yahwé parlait-il à Moïse, en un temps pas si lointain de certitudes religieuses – c'était il y a 5300 ans[1]. Après quoi Moïse transmettait le message à son peuple. Puis l'histoire suivit son cours, et l'on vit d'autres contrées, pays bas ou pays d'en-haut, ruisseler de lait et de miel comme Canaan, pour qui savait y faire: Étrusques et Grecs, Gruériens et Normands, Hollandais et Appenzellois, Basques et Daces, peuples de bergers capteurs d'abeilles... Mais avant toute Terre Promise, au commencement, au grand début, qu'y avait-il? Il y avait une autre certitude religieuse, inscrite au fronton du même livre, du Livre tout court – *Biblos*: «Dieu dit: Que la lumière soit, et la lumière fut.» La Création, dit ce livre, fut un effet du Verbe divin; c'est une parole qui a fait l'espace et le temps en donnant forme, consistance et

1 Exode, 3, 17. La mention de deux cités égyptiennes, en Exode 1.11, conduit seule à situer la carrière fabuleuse de Moïse entre 1300 et 1200 avant l'ère chrétienne. La confection du livre lui-même, appelé *Chemot* «Noms» en hébreu, est très largement postérieure. Cf. l'art. «Exode» du *Dictionnaire encyclopédique du Judaïsme* (Paris, 1993), et l'«Introduction au Pentateuque» de la

couleurs, vie même parfois, aux choses et aux êtres du monde. Douceur du lait incluse.

Voie lactée et galaxies

Plongée dans la nuit des temps. Non plus en différé et par écrit, mais en direct cette fois, et en images! Avec passage des révélations célestes et prophétiques aux révélateurs numériques en orbite. Une toute petite zone du ciel, photographiée en décembre 1995 par le téléscope spatial Hubble, donne à voir une myriade de points lumineux et de nuées multicolores sur fond noir. Temps de pose: dix jours. Chacun de ces quelque 2000 points est une galaxie.

Du banal? Pas du tout! C'est du jamais vu. Ce jour de décembre-là, les astronomes qui pilotent Hubble captaient pour la première fois des lumières disséminées aux confins de l'espace et du temps. Un bond dans l'exploration de l'Univers: plusieurs centaines de ces galaxies sont les objets les plus lointains (et donc les plus vieux) repérés, identifiés et mesurés à ce jour. Une poignée d'entre elles (six exactement) pourraient être âgées de quelques centaines de millions d'années à peine: quasiment des jouvencelles, celles-ci, dans l'Univers issu il y a 10 à 15 mille millions d'années du Big Bang[2].

Sous le choc des images, les astrophysiciens équarquillent les yeux, affûtent leurs calculs et s'enflamment un brin: «C'est l'équivalent astronomique des manuscrits de la mer Morte», dit l'un d'eux[3].

Prenons ici calmement le pouls des mots.

Galaxie, le vocable est dérivé de *gala*, qui en grec veut dire «lait». Pour désigner, non pas les galaxies qu'ils ne connaissaient pas, mais la large coulée blanchâtre que l'on voit traverser le ciel nocturne, les Grecs disaient *galakias kuklos*[4], les Latins *via lactea*; et comme eux nous disons toujours *la Voie lactée, the Milky way*...

Avec cependant d'eux à nous, l'espace de deux-trois mille ans, une différence de taille. Les Anciens ignoraient la nature exacte de cet objet céleste, car il était unique à leurs yeux. Or, un objet sans pareil quel qu'il soit – Dieu unique, commencement absolu ou Voie lactée – est à proprement parler inconnaissable. Les Modernes ont dû *relativiser* la Voie lactée, la mettre en relation avec d'autres objets comparables, pour pouvoir *reconnaître* son identité véritable. Avant de comprendre

Bible de Jérusalem (Paris, Cerf, 1955, pp. 4-6).

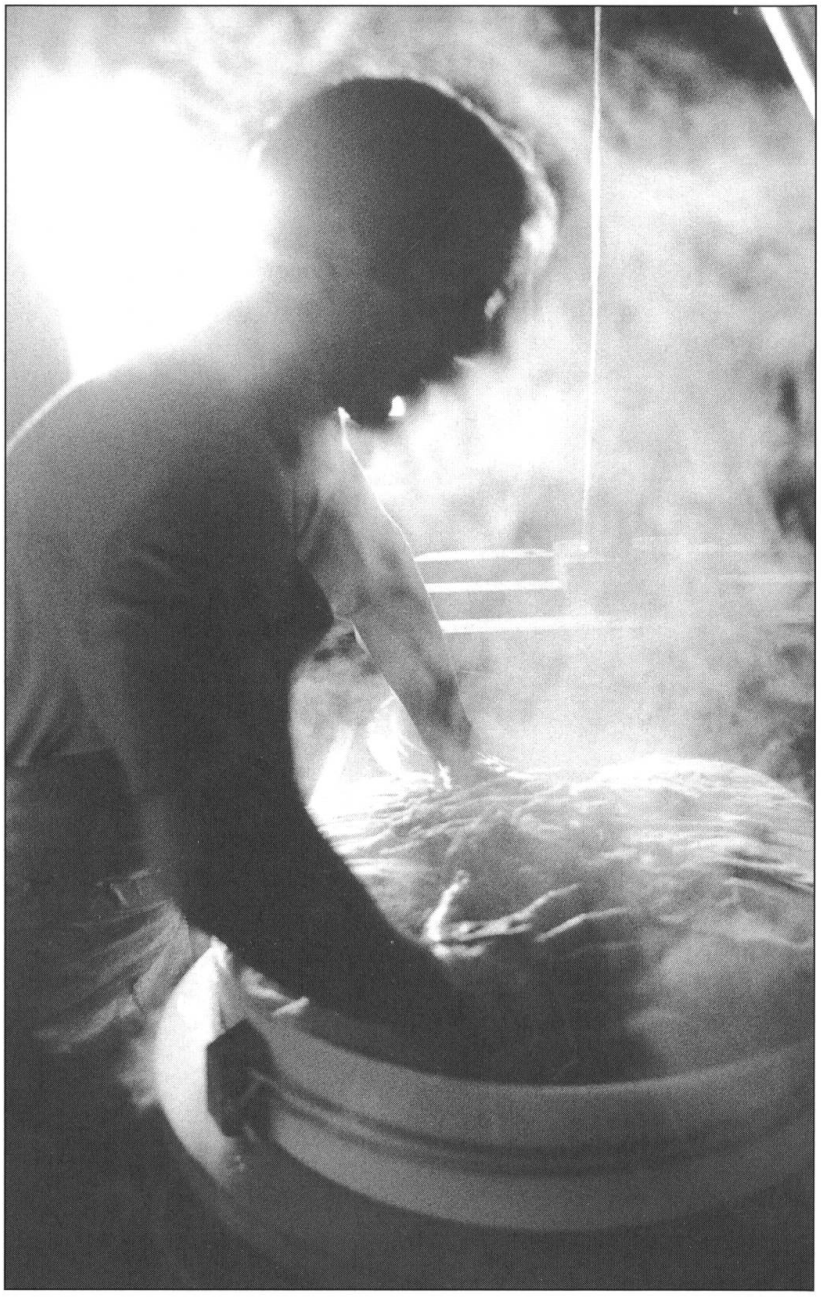
2 D'après le compte rendu des 10e rencontres de Blois, *La naissance des galaxies* (28 juin - 4 juillet 1998) publié par Jean-Paul DUFOUR (*Le Monde*, 10 juillet 1998, p. 20). Les images réalisées par Hubble et d'autres observatoires sur la terre ou dans le ciel, étaient au centre des discussions de ce colloque de cosmologie et d'astrophysique.

3 *Ibid.*

4 Un «cercle», un «anneau» de lait («cycle» vient de *kuklos*), censé se boucler de l'autre côté du monde.

«Galaxie ô sœur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan
Et des corps blancs des amoureuses
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan
Ton cours vers d'autres nébuleuses»

(APOLLINAIRE, Guillaume:
***La Chanson du mal-aimé* 1903)**



Fabrication du fromage d'alpage au chalet de Petsernetze (Grandvillard).
Photo de Christophe Dutoit

qu'elle nous paraît étrange ou singulière tout simplement parce ce que nous sommes dedans, ils ont dû au préalable en sortir. Alliance du téléscope, de l'imagination scientifique et du calcul, ils en sont sortis la pensée dans les yeux. Apparurent alors au ciel des objets inédits – non plus étoiles solitaires, mais paquets d'étoiles amassées comme abeilles en essaim. Si tel ou tel de ces amas, vu de chez nous à l'œil nu, se montre aussi petit qu'une étoile, c'est qu'il est cent mille fois plus lointain qu'elle.

Ces essaims, apprit-on encore, composent une seule et même famille; et leur organisation dyna-

mique est la structure fondamentale de l'Univers. Dès lors, la Voie lactée cessa d'être l'orpheline, l'autiste vaguement monstrueuse qu'engendre notre géocentrisme. Reliée au reste, sœur lumineuse de la «chevelure d'Andromède»[5] et de mille autres nébuleuses, elle avait réintégré de plein droit sa tribu d'origine.

Comme devant toute chose inédite, comme Adam au jardin d'Éden, il fallait achever d'identifier ces essaims nouvellement découverts en les *nommant*. Les Modernes reprirent la coquille nacrée du vieux mot grec qui dit «laiteux, lacté, lactescent», *galakias*. Ils tournèrent l'adjectif en substantif et, sans vider cette conque sonore de son occupante initiale – mais longtemps esseulée au ciel du savoir humain – ils versèrent dedans la multitude universelle des galaxies.

Du coup, l'expression «Voie lactée» elle-même se trouva un peu décalée sur le spectre vibrant des langues; déportée du côté des figures poétiques et mythiques, dans cette longueur d'ondes symboliques où des hommes amis des mages prêtent aux corps célestes de magiques pouvoirs[6].

De Galilée en Galilée

Astres du jour et de la nuit, planètes et comètes, Zodiaque ou Chemin de Saint-Jacques – le nom chrétien de la Voie Lactée[7] –, tous sollicités de réduire, par la vertu de leurs courses impertubables et de leurs conjonctions prévisibles, l'incertitude des trajectoires humaines; d'indiquer une voie à suivre; de conférer un sens moins contingent aux marches et démarches d'ici-bas.

Voyez Jésus, cet enfant hors du commun en matière d'astrologie comme en tant d'autres domaines. Il naquit «sous le signe», comme on dit, d'un astre d'exception. Ce signe au ciel, dès lors qu'il était conçu comme un signe du Ciel, lui traçait dès le berceau une *voie royale* sur la Terre. Tandis qu'aux alentours de *Beith-lehem*, «maison du pain», le nouveau-né empruntait la voie lactée de l'Incarnation en tétant goulûment le sein de Marie sa mère, des mages partis d'Orient se pointèrent à Jérusalem: «Où est *le roi des Juifs* qui vient de naître? *Nous avons vu son astre se lever* et sommes venus lui rendre hommage.»[8]

L'astre inattendu, l'astre magique de la Bonne Nouvelle tirait ses pouvoirs enchantés d'une innocente ignorance. Mille six cent huitante-deux ans après le passage de trois astrologues à Bethléem, l'astronome Edmond Halley calculait, à Greenwich, l'orbite d'une comète qui désormais

5 La galaxie M 31 dans le catalogue de Mercier.

6 L'explorateur le plus audacieux des mythes et croyances relatifs à la Voie lactée, et l'un des mieux informés, est Claude Gaignebet. Cf. *«Les routes de l'au-delà»*, in GAIGNEBET, Claude: *A plus haut sens. L'ésotérisme spirituel et charnel de Rabelais*, Paris, 2 vol., 1986, pp. 279-304.

7 *Chemin de Saint Jacques* parce qu'il trace au ciel la route que les pélerins suivaient pour atteindre le tombeau mythique de saint Jacques à Compostelle – extrémité occidentale du monde avant la découverte de l'Amérique, *finis terrae* où la Terre touche mystiquement le Ciel. Avec Jérusalem à l'autre pôle de cette géographie cosmique, Compostelle a aimanté des siècles durant les marcheurs au long cours de la chrétienté. Depuis une trentaine d'années, le grand chemin de Santiago a repris du service. De toute l'Europe, croyants et agnostiques confluent vers le Finisterre de la Galice. «Nous sommes bien sur la vieille draille sacrée. En douterions-nous qu'il suffirait de lever le regard vers les étoiles qui (...) indiquent parfaitement le sens de la voie lactée.» (BOURLÈS, Jean-Claude: *Le grand chemin de Compostelle*, Paris, 1998, p. 63). Barret et Gurgand avaient donné son premier sillage d'écriture (*Priez pour nous à Compostelle*, Paris, 1977) au «revival» du pélerinage. Les tracés, terminaisons et haltes du chemin en pays de Fribourg ont été repérés par J.-P. Dewarrat, M. Boschung et al., dans une belle livraison des cahiers *Pro Fribourg*, n° 99, juin 1993.

8 Matthieu, 2, 1-2 (mes italiques)

9 De l'hébreu *gâlil*, «pays, district».

porte son nom. Corollaire: il prédisait son retour dans nos parages 70 ans plus tard. Ce qui arriva. Sous le soleil de la raison, le phénomène s'avérait rigoureusement périodique. Second corollaire: la comète de Halley est sans doute «l'astre» qui, selon Matthieu, a guidé trois mages jusqu'au petit Jésus. Entre les derniers jours précédant l'an 1 et l'an 1682 de notre ère, les hommes l'avaient vu se relever à vingt-quatre reprises sans en faire un fromage – et dans l'intervalle, Galilée aussi était passé par là.

Galileo Galilei: à l'écart des étymologies savantes, il est permis de rêver sur les résonances, dans l'homme et son destin d'exception, du nom qu'il se trouva porter. Galileo fils de Galilei: un nom entre terre et ciel, qui contenait deux fois la sonorité laiteuse et galactique de la racine grecque *gal-*, et deux fois la Galilée[9], berceau terrestre du christianisme.

Quant à «notre» galaxie – non plus le nom mais la chose même – les Modernes l'ont simplement mise à son rang: celui d'un amas spiralé parmi beaucoup, beaucoup d'autres, dans lequel quelques centaines de milliards d'étoiles font leur ronde en se consumant lentement à grand feu – notre soleil comme les autres.

Galaxie notre hôtesse... La «voie» laiteuse que tu traces par-dessus nos têtes n'est qu'une belle apparence. Vue du dehors et d'un peu loin tu es, non moins belle, une grosse bulle de matière lumineuse applatie de tourner sur elle-même, renflée et très blanche en son centre, plus mince et pâle sur les bords. A l'échelle de l'Univers, en compagnie de Mars, Vénus, Jupiter et d'une myriade d'astres en fusion, nous habitons cette toupie, cette *goutte* de lait.

Mettez la goutte sous le microscope de l'infiniment petit, vous verrez jusqu'aux molécules du lait: chacune y figure un soleil. Puis repassez du côté de l'infiniment grand: l'Univers est constellé de ces gouttes-là.

Comme si une nuit là-haut, devant le chalet, un armailli facétieux avait pulvérisé dans le ciel tout le lait de la traite du soir.

Regardez-le, cet homme: les doigts encore luisants de graisse à traire, il flotte dans l'apesanteur de son rêve. Il a versé le lait dans la sulfateuse, mis la pression à tour de bras. Maintenant il lève le goupillon droit au ciel – et relâche la pression. Au bec du pulvérisateur, des gouttelettes microscopiques diffusent en tous sens par milliards de mille; elles s'éloignent à toute vitesse les unes des autres, filant à l'infini.

Bientôt, certaines sont si loin que l'armailli ne voit plus qu'elles bougent. Puis si loin qu'il ne voit plus de lait du tout. *Charette de Grande Ourse! Poya des galaxies! Où j'ai mis mon télescope?*

La lente précipitation des séracs

Il existe des sociétés, plus proches du ciel que d'autres, aux yeux desquelles la Voie lactée a de remarquables pendants sur la Terre: des objets haut perchés, clairs et froids comme elle, et comme elle associés au lait et à l'éternité à travers une vaste résille de figures technico-poétiques et mythiques. Ces merveilles voisines du ciel, ce sont les glaciers; et ces hommes, des montagnards bien sûr.

Des glaciers à l'éternité, me direz-vous, on voit tout de suite la résille, à cause des «neiges éternelles». Mais du lait aux glaciers, où est le lien? Est-ce que vous avez des témoignages? Si, avec le lait, vous m'accordez les fromages qu'on en tire, j'en produirai trois ici.

Quand le fromager a retiré du chaudron la masse agglomérée de caséine dont il fera du fromage, reste le petit-lait. Il peut le boire lui-même tel quel, ou bien en abreuver le cochon qu'on engraisse à la ferme comme au chalet. Il peut aussi remettre le chaudron sur le feu, pour précipiter les protéines solides encore en suspension dans le liquide. Agglomérées à leur tour, ces particules donneront un fromage maigre, que les montagnards de Savoie et de Suisse romande appellent, dans leur franco-provençal natif, «séré», «sérai», «sérat» ou «sérac». Ce sont d'anciens mots alpestres, attestés par écrit dès les XVe-XVIe siècles, et venus du latin populaire *seraceum*, issu lui-même du classique *serum*, «petit-lait».

Le fromager regarde le sérac qu'il a fait et qu'il tient, il l'examine *de près*. Sa pâte à peu près dépourvue de matière grasse est très blanche, d'une consistance grumeleuse, crevassée, nettement fractionnée en petits blocs irréguliers et assez compacts. Il tasse le sérac dans son moule et sort du chalet. Maintenant, il contemple le glacier accroché aux cîmes de l'ubac, de l'autre côté de la vallée.

Il le voit *de loin* celui-là, aussi fixe en apparence qu'une étoile, aussi blanc et guère plus grand, dans la distance, qu'un beau séré. Sur une épaule du mont, la coulée éclatante et rigide s'est brisée. Crevassée, émiettée, la glace fait une cascade de blocs irréguliers et très compacts, figés dans un équilibre précaire: une cascade de *séracs*.

La métaphore est indigène et, contrairement à certains fromages, elle est garantie d'origine. A la

10 DE SAUSSURE, H. B.: *Voyages dans les Alpes*, Neuchâtel, 4 vol., 1779-1796 (republié par Slatkine, Genève). De ce monument, le volume de poche *Premières ascensions au Mont-Blanc* (Paris, 1979) offre un condensé accessible. Saussure figure par ailleurs en bonne place dans la remarquable anthologie que viennent de publier Claude REICHLER et Roland RUFFIEUX (*Le voyage en Suisse*, Paris, 1998).

Gaston Thévoz (1902-1948).
Nativité au chalet. Huile sur toile.
Coll. du Musée gruérien

fin du XVIIIe siècle, le grand Horace-Bénédict de Saussure l'importa dans l'univers savant et lettré des villes.[10] Elle a, depuis, fait son chemin dans la littérature «de haut niveau», les labos de géographie et les meilleurs dictionnaires.

Le «lait du glacier»

Là-haut, face au chalet, un autre glacier, moins défait que le précédent, étire sa *langue*. L'eau ruisselle à la pointe en jets de salive vif-argent. Toute chargée de particules minérales en suspension, elle est blanchâtre, vaguement

teintée de bleu-vert, opalescente. Si ces rus ne sont pas les «blancs ruisseaux de Chanaan», ce sont *leurs frères de lait*.

Vous diriez du lait, en effet, et vous n'auriez pas complètement tort, ethnographiquement parlant: des montagnards le disent aussi, qui parlent de «lait du glacier». Mais eux ne le disent pas si vite. C'est qu'ils sont placés pour savoir que le lait, fût-il métaphorisé, ne leur tombe pas du ciel. Ce n'est pas une manne qui coulerait toute seule dans la boille, c'est un produit dont ils mesurent le prix à la peine qu'il leur coûte.

Or «le lait du glacier» lui-même a un prix. Prendre la peine de dire lequel, c'est la moindre des choses que puisse faire l'ethnographe. Il le fait en retraçant pas à pas la véritable *généalogie sociale* de la métaphore: son prix est gravé dedans[11].

Pas de lait sans bétail, pas de bétail sans herbages et, sans eau, pas d'herbages. Mais il y a deux sortes d'eaux, la *Genèse* le disait déjà: celles d'en haut et celles qui ruissellent sur la terre. Si donc vous manquez de lait parce que le ciel est chiche dans l'arrosage de vos herbages, vous pouvez vous ingénier à les imbiber *d'eau d'en bas*, en veinant vos prés de ruisseaux artificiels branchés sur les naturels.

«On manque de liquide, mais on a des idées», la formule n'est pas née hier d'une pénurie de pétrole. Des pasteurs alpins, comme ailleurs d'autres paysans, l'ont peaufinée avec acharnement et talent depuis le Moyen Age, dans des vallées où sécheresse et démographie s'alliaient pour mettre la pression nourricière.

Prenez le Valais. Tout coiffé de glaciers que soit ce pays, il est fort sec, à la saison où poussent les plantes. Pendant huit bons siècles, les Valaisans se sont tirés d'affaire en *tètant* les glaciers, comme un enfant le sein, un veau le pis de sa mère – l'image, on va le voir à l'instant, a de solides fondements sur le terrain. Ils sont ainsi passés maîtres dans l'art de ventouser les torrents, de transfuser l'eau, comme un sérum vital, de la rivière au bisse, du bisse au pré, à la vigne ou au champ.

Alors, quand ils parlent de «lait du glacier», *gletschermilch* en Haut-Valais, ce n'est pas l'eau sauvage que ces montagnards désignent, celle qui, sourdant de dessous la langue du monstre froid, creuse inutilement le lit de la rivière et coule à la mer sans fruit[12]. Le «lait du glacier», dans leur bouche, c'est l'eau blanche domestiquée, l'eau rendue nourricière à force de labeur, celle qu'ils vont capter à la prise du bisse majeur et conduire jusqu'à l'herbe par un lacis démiurgique de canaux,

11 Ce qui suit résume à gros traits un travail qui fait l'ethnographie de la construction du temps hebdomadaire et du fonctionnement des systèmes d'irrigation valaisans, pour comprendre le mythe d'origine d'un glacier. MACHEREL, Claude: *«L'eau du glacier»*, in Études rurales, 93-94, 1984, pp. 205-238.

12 La Romandie, la Savoie, la Franche-Comté ont conservé au mot fruit le sens du latin *fructus*, «revenu, profit, récolte». En ces contrées, c'est dans des fruitières - les «fromageries» du français passe-partout - qu'on fait et fait mûrir le fruit des herbages: meules de gruyère, de beaufort, de comté, etc. Avant que la rationalité techno-économique n'impose sa loi, le fromage, le pain et le vin étaient conçus comme le fruit de processus vitaux – en même temps que le résultat d'une fabrication. Cf. par exemple l'article «croître» du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, vol. IV.

13 MICHELET, Jules: *La montagne*, Paris, 1868, p. 21.

eux-mêmes articulés à des systèmes sociaux de répartition précis et délicats comme des horloges.

Au bout des ultimes rigoles, on appelle «ventouses», *schrapfen* en Haut-Valais, les petits terrassements savamment fignolés qui épandent le précieux liquide sur l'étendue du pré. C'est donc au pied de la lettre que l'herbe, ici, pour pousser, *tète* «le lait du glacier». La tétée s'inscrit dans un circuit nourricier que le fourrage du bétail continue; et, après le fourrage, le lait de la traite dans le seau; et après encore, sur la table du repas, les laitages «bons pour les os» qui font pousser les enfants, fortifient les femmes enceintes, les mères allaitantes, et restaurent chez tous la force de travail. Laquelle, demain, reviendra tirer du glacier le «lait» métaphorique puis, des vaches et des chèvres du troupeau, le lait tout court, et ainsi de suite...

Un enfer froid pavé de fromages

Revenons, pour boucler ce parcours, aux mythes d'origine. Estimant sans doute, au vu des montagnes qui les entourent, que le récit de la création du monde en sept jours (*Genèse* 1) comporte une lacune, les pasteurs alpins ont élaboré plusieurs mythes d'origine des glaciers. Nombre de ces glaciers portent des noms surprenants: le Zanfleuron, la Blümlisalp... Où sont ces «fleurs», où est «l'alpe florissante»? Les montagnards racontent.

Il y avait là, autrefois, un alpage d'une fertilité incomparable. L'armailli qui s'en occupait y vivait avec une femme... c'était pas son épouse. Une femme de mauvaise vie, exigeante et capricieuse. Tenez, la poussière et la boue des sentiers déplaisaient à ses escarpins... Alors, pour lui complaire, l'armailli avait pavé de fromages le chemin qui menait du chalet au cellier. Par contre, il maltraitait sa vieille mère quand celle-ci montait le visiter, tartinant de fumier le pain qu'il lui donnait. Eh bien, la mère maudit l'alpage, son fils et sa garce; la montagne s'ébranla et tout ce bel alpage disparut d'un coup sous les glaces. Les coupables sont toujours là, dans le glacier, à expier leurs crimes. Des fois, on les entend gémir.

Qu'ils aient expliqué ainsi ou autrement l'expansion ravageuse des glaciers, les montagnards «les regardaient de travers» (Michelet, en 1868). «La Suisse allemande, en ses vieilles légendes de paysans, met les damnés aux glaciers. C'est une espèce d'enfer.»[13]

Ce sont, précisément, des Purgatoires. De ces lieux intermédiaires entre l'ici-bas et l'au-delà,

inventés par le christianisme au XIIIe siècle pour atténuer la terreur des damnations éternelles[14]. Souffrant d'une froidure extrême, les «âmes en peine» des morts remontent le fleuve de glace en direction du Ciel, le temps d'expier leurs fautes terrestres dans le voisinage de vivants incertains et anxieux du sort de leurs défunts.

En sorte que l'étincelante et lente coulée des glaces rejoint, dans l'imaginaire des jonctions entre Terre et Ciel, le flux cosmique de la Voie lactée. D'un fleuve lumineux à l'autre, les interrogations que les montagnards et le poète tendent au-dessus des ténèbres de l'outre-tombe sont sœurs: *Nageurs morts suivrons-nous d'ahan ton cours vers d'autres nébuleuses...*

14 LE GOFF, Jacques: *La naissance du Purgatoire*, Paris, 1981. A côté des classiques Purgatoires «à bûchers» du christianisme des plaines, l'ethnologie alpine permet de faire l'écologie de Purgatoires «à glaciers»; cf. MACHEREL, Claude: *«Un Purgatoire alpin (Lœtschental)»*, in Le Monde alpin et rhodanien, 1er-2e semestres 1988, La haute montagne, visions et représentations, pp. 87-112.

Jacques Cesa (1945).
Les mains du fromager.
Peinture acrylique sur panneau, 1993.
Propriété privée